

Matalla

**TOUT A COMMENCE
DONC A ROVIGO...**

Sommaire

Partie 1

Chapitre 1	Rovigo, un village colonial classique	p 6
Chapitre 2	La naissance de Simone	p 14
Chapitre 3	De Rovigo à Bab El Oued	p 25
Chapitre 4	Le caractère de Simone	p 32
Chapitre 5	« Algérie française... » « Algérie algérienne... »	p 38
Chapitre 6	Traversée méditerranéenne	p 45
Chapitre 7	Les débuts dans la capitale girondine	p 50
Chapitre 8	L'émissaire de Saint Eugène	p 59
Chapitre 9	L'accueil réservé à Simone	p 66
Chapitre 10	Simone bachelière	p 74
Chapitre 11	Simone enfin libre	p 79
Chapitre 12	le premier jour à la Sorbonne	p 90
Chapitre 13	La rencontre	p 95
Chapitre 14	Un dimanche à Versailles	p 113
Chapitre 15	Les états d'âme de Simone	p 123
Chapitre 16	Rouen, la ville aux cents clochers	p 127
Chapitre 17	Simone à l'internat	p 131
Chapitre 18	La carrière qui commence	p 142
Chapitre 19	Simone chef d'établissement	p 149

Partie 2

Chapitre 1 La rentrée scolaire au collège Jules Renard	p 163
Chapitre 2 L'angoisse de Madame Bimout	p 182
Chapitre 3 Les interrogations de Simone	p185
Chapitre 4 Enième rentrée pour Simone	p 188
Chapitre 5 La cour, véritable fourmilière	p 196
Chapitre 6 La mise au placard	p 200
Chapitre 7 Le vote	p 209
Chapitre 8 Un combat trop inégal	p 214
Chapitre 9 Le hochet de la république	p 227
Chapitre 10 La consécration	p 231
Chapitre 11 Adieu l'éducation nationale	p 236
Chapitre 12 La retraite	p 239
Chapitre 13 Simone rattrapée par son passé	p 239

« Il n'y a que trois ressorts fondamentaux des actions humaines et tous les motifs possibles n'ont de prise que sur ces trois ressorts.

... C'est d'abord :

- L'égoïsme qui veut son propre bien (il est sans bornes)
- La méchanceté qui veut le mal d'autrui (elle va jusqu'à la cruauté)
- La pitié qui veut le bien d'autrui (elle va jusqu'à la générosité, la grandeur d'âme)

Toute action humaine doit être ramenée à l'un de ces trois mobiles, ou même à deux à la fois. »

Schopenhauer.

PARTIE 1

Chapitre 1 : Rovigo, un village colonial classique

L'exploitation se composait de la ferme construite sur un monticule de terre se trouvant en plein milieu des plantations de vignes. Ce choix n'était pas le fruit d'un pur hasard mais une volonté des propriétaires qui se souciaient souvent de surélever les bâtiments pour permettre une vue dégagée sur l'ensemble de leur domaine.

On y accédait par un chemin tortueux, au bout duquel s'étalait une cour caillouteuse où picoraient tranquillement des poules. Sur un côté, l'écurie logeait quelques vaches laitières normandes. Il y avait aussi deux chevaux alsaciens de traits. De belles bêtes très bien nourries et soignées car indispensables, l'hiver aux labours, et l'été au sarclage de la vigne ainsi qu'au transport régulier par charrette, de la production agricole.

Dans le prolongement de l'écurie se tenait un atelier. L'une de ses principales activités consistait à fabriquer des tonneaux qui servaient au conditionnement du vin. Cela se faisait suivant un savoir-faire confirmé, relayé d'une génération à l'autre. Avec l'aide d'ouvriers occasionnels, le plus souvent des arabes, habitant à proximité dans un petit douar fait de cabanes en torchis, Joseph chauffait d'abord le fer

au rouge puis ensuite le cerclait sur une pièce en bois. Le métal ainsi travaillé, en se refroidissant, se contractait et provoquait alors l'étanchéité du tonneau.

Plusieurs exploitations du même style pouvaient être observées aux alentours. A quelques ares près, elles s'étiraient sur des surfaces similaires. Elles enfermaient Rovigo, n'accordant l'accès à ce village que par le tracé d'une route d'est en ouest qui le traversait.

ROVIGO était une agglomération coloniale classique. Dans sa place centrale de forme carrée, trônaient inmanquablement la plupart des édifices publics, la mairie, la gendarmerie, l'école communale sans oublier l'abreuvoir pour les animaux.

En plein cœur de la plaine très fertile et verdoyante de la Mitidja, à mi-chemin entre la ville d'Alger et la ville de Blida, le village avait son histoire particulière. Il devait son nom au duc de Rovigo, Anne Jean Marie René SAVARY, ancien ministre de la police de Napoléon, ancien général et qui un temps, fut à la tête de l'armée coloniale en Algérie.

Une soixantaine de familles de colons étaient à l'origine de la fondation de ce village au début des années cinquante de l'an 1800. Elles furent bénéficiaires, en concession gratuite, d'une parcelle de terre d'une dizaine d'hectares en moyenne. L'unique condition d'attribution était d'assurer l'exploitation de la parcelle durant au moins cinq années de résidence. Plus tard, l'administration coloniale avait une seconde fois provoqué le retour de la concession pour fixer les nouveaux migrants alsaciens et lorrains au moment de la pacification franco-prussienne de 1870/1871,

Théodore Boessler, le grand-père de Joseph, avait quitté son Alsace natale pour échapper aux monstruosité de la guerre. Il avait été attiré par ce pays qu'on lui avait vanté comme un nouveau paradis. Il saisit l'opportunité qui s'était présenté alors. On lui attribua une parcelle

dans laquelle il s'était très vite mis à l'ouvrage jour et nuit, ne comptant ni sa peine, ni son temps.

L'exploitation existante entre les mains de Joseph, était le fruit du travail de ce grand-père pionnier et des améliorations que son père Adolphe y ajouta. Le résultat se voyait dans la construction réussie de la maison en grosses pierres de taille et dans la plantation des longues haies de cyprès délimitant le vignoble qui alignait ses sillons rectilignes ou faiblement ondulés. Joseph, souvent, en montant les quelques marches du perron, admirait avec orgueil le soir au soleil couchant, cette belle propriété qui s'étalait à ses pieds.

Joseph était né en 1919. Unique fils. Il affichait fièrement son héritage agricole et son amour pour cette terre exigeante qui n'acceptait de se soumettre aux hommes qui la travaillaient qu'après les avoir épuisé de toute leur énergie.

Infatigable, levé toujours aux aurores, il ne rentrait qu'au crépuscule, bien sûr, après avoir satisfait aux besoins de la culture de ses ceps de vigne et à l'entretien de ses vaches dont il vendait la production de lait aux alentours.

Comme la plupart des paysans, il cachait derrière la nonchalance des gestes et des attitudes, un esprit vif et alerte. D'une bonne corpulence mais d'une taille moyenne, il renvoyait à l'ouvrage, une impression d'insensibilité aussi bien, à la rigueur du froid du pays, qu'à l'écrasante chaleur de ses étés. Il ne dormait que peu mais conservait physiquement une santé de fer entretenue naturellement par la polyvalence des tâches manuelles qui faisaient, à longueur de temps, son quotidien.

De longues bottes noires semblaient collées à ses pieds. Il ne s'en séparait que pour trouver le sommeil. Il portait un ensemble bleu de chine délavé par l'usage. La veste retroussée aux manches, découvrait la vigueur de ses bras aux mains calleuses, témoignant de l'âpreté du

travail de la terre qui était sa seule compétence, son seul savoir-faire et son unique ressource.

L'épouse de Joseph issue d'une famille de migrants d'origine italienne n'avait pas beaucoup été épargnée par la vie, si bien qu'elle avait fait de sa situation, une fatalité. Le prénom de Livia avait été d'abord celui de sa mère disparue en la mettant au monde. Il avait été voulu par Angiolino Pardivari son père, désirant prolonger la mémoire de la défunte à travers sa fille.

Grandissant, Livia avait beaucoup souffert de ce prénom jusqu'à même le détester à cause de Lucia sa marâtre.

Le seul fait de prononcer le prénom de sa belle-fille, semblait lui rappeler sa condition de deuxième épouse. Elle s'adressait à Lucia en la hélant souvent par des ordres brusques.

-« Viens par-là, prends ça, va me chercher telle chose » ou par des interjections -« Oh, eh.... ».

Livia avait donc fini par croire que ce prénom lui était prédestiné. Elle l'associait à la misère qu'elle endurait. Devenue très superstitieuse, elle le rendait responsable de tous ses maux et des mauvais présages.

Elle était née dans une petite maison de ville du boulevard Malakoff, vers le bas du quartier de Bab El Oued. Sa famille partageait la demeure avec celle de son oncle paternel.

Enfant, avec une flopée de cousines et de cousins, à peine lui fallait-il traverser la rue pour profiter du sable blanc de Padovani plage.

Ses parents avaient migré de Naples avec l'espoir d'une vie meilleure.

Au décès de sa première épouse, son père prit en deuxième noce Lucia. Il devint agriculteur par opportunité à proximité du village de Sidi Moussa où il avait acquis pour une bouchée de pain, des terres de fellahs criblés de dettes.

Livia avait à peine huit ans quand ils prirent possession de ce nouveau patrimoine. Un baraquement de fortune leur avait servi de gîte pendant longtemps avant d'engranger les premiers revenus pour construire peu à peu la maison et ses dépendances.

Cela dura cinq à six ans pendant lesquels Livia avait beaucoup souffert ce qu'à son âge un enfant ne pouvait supporter. Quand il lui arrivait de rêver parfois, elle enviait alors ses cousines et cousins restés à Bab el Oued. Elle les imaginait courir, s'enfonçant dans l'épaisse couche de varech pour rattraper l'eau claire, plongeant dans sa fraîcheur pour échapper à la chaleur étouffante de l'été.

Et pendant ce temps-là elle, ne connaissait que les travaux de la ferme, rythmés par les va et vient sans âme, du lotissement familial à l'école, puis de l'école au lotissement.

Les tâches quotidiennes étant multiples et variées. Pour y familiariser sa fille, Angiolino l'adjoint à un employé arabe du nom d'Ali. Elle se souvenait de ce monsieur très typique avec son accoutrement traditionnel qui se composait du saroual ample et d'un burnous été comme hiver. Sur la tête jamais découverte, un chèche blanc se déroulant dans l'effort et que prestement il remettait en place à chaque fois. Livia apprit aux côtés de cet homme, toujours souriant à travers de longues et épaisses moustaches lui mangeant une bonne partie du visage, comment libérer les vaches dans le champ et comment s'en occuper dans l'étable. Cette corvée satisfaite, elle récupérait dans un coin à même le sol, son cartable jeté là, la veille, sans jamais l'ouvrir. Elle partait nonchalamment ensuite subir sa contrainte scolaire. A la fin des cours, elle retrouvait de nouveau Ali pour l'aider à réintégrer les vaches dans l'étable et leur faire la litière. Après cette tâche, elle mangeait ce qu'elle trouvait prêt à avaler puis sans digérer, elle se laissait tomber lourdement sur sa paillasse, savourant seulement à ce moment-là, le plaisir d'un sommeil ardemment attendu.

Sa journée était déjà largement entamée lorsqu'elle arrivait à ses cours le matin car elle se réveillait au chant du coq. La plupart du temps, elle s'assoupissait en classe amenant l'enseignante à suspecter sa famille de négliger sa scolarité en préférant l'employer aux travaux de la ferme.

Les vacances scolaires ne changeaient rien à ses habitudes. Elle passait son temps à user le grand balai d'halfa sur la rocaille de la cour devant la maison. Elle nettoyait les chambres, lavait le parterre, rinçait, essorait le linge dans la buanderie et cuisinait quand sa marâtre se disait fatiguée.

Au terme du primaire, l'abandon de ses études fut pour elle un énorme soulagement. Ses parents ne se résignaient pas à l'idée de la placer dans un internat pour suivre les cours du secondaire. Ils n'en ressentaient aucun intérêt.

-« Savoir lire et compter, suffisait amplement, pourquoi envisager des frais supplémentaires ? » disaient-ils dans une période difficile pour eux.

Comme leur fille, ils allaient aussi se sentir soulagés. Ils ne répondraient plus aux convocations de l'équipe pédagogique inquiète des faibles résultats qu'obtenait Livia.

Devenue jeune fille, le cours des choses qui faisait sa petite vie, s'égrena avec la même monotonie jusqu'au jour où quelqu'un se présenta pour demander la main à son père.

C'était un garçon presque embarrassé, gauchement emballé dans une espèce de costume mis pour la circonstance, le mettant mal à l'aise. Il ne savait que faire de ses mains qu'il tenait timidement par-devant lui. Accompagnés, de ses parents, son père Adolphe s'appuyant difficilement sur une canne en bois, et sa mère Renée, impotente. Les deux vieillards se soutenaient l'un, l'autre.

Histoire de grossir la délégation à la hauteur de l'évènement, quelques amis et voisins agriculteurs avaient fait partie du maigre cortège.

Dans un coin de la cour, à l'entrée de la cuisine ou il tenait toujours une table et quatre chaises, Angiolino accueillit Joseph et tout son monde chaleureusement. C'était l'heure de l'apéritif. Il leur servit l'anisette de rigueur accompagné d'une petite kémie d'olives.

Les deux familles palabrerent peu. L'affaire fut entendue presque sur le champ. Angiolino n'était pas rétif à cet avènement. Lucia le pressant dans le sens d'une conclusion rapide, y voyait là, l'occasion de se débarrasser enfin de sa belle-fille.

Le père donna son aval à ce mariage et Livia l'accepta volontiers. Pour elle, c'était une véritable délivrance que de quitter cette maison ou les rapports avec sa belle-mère devenaient insupportables. L'espoir d'accéder à une autre vie moins contraignante, ouvrait son imagination. Joseph ne lui déplaisait pas. Il ne lui était pas totalement étranger. Par deux ou trois fois, elle l'avait entraperçu dans ces fêtes qui se déroulaient épisodiquement de village en village et qui constituaient les rares distractions du moment.

Les fiançailles vinrent dans la foulée.

Le jour du mariage fut fêté sobrement entre les deux familles et quelques autres parents et amis. Les deux époux étaient presque du même âge. Joseph venait de consommer ses vingt et un ans et Livia allait sur ses vingt ans.

Le temps passant, elle finit par s'attacher à ce garçon bien bâti, ne rechignant pas devant le travail.

Vint la guerre. Enrôlé d'office, Joseph était parti grossir les rangs des combattants contre les allemands. Par chance, il s'en retourna sans avoir été estropié. Il reprit alors, naturellement, presque sans transition, le travail de la terre, fermant ainsi la parenthèse de la

guerre. D'autres que lui n'avaient pas eu ce destin. Ils disparurent sous les balles de l'ennemi ou revinrent handicapés pour toujours. C'était le cas de deux de ses compagnons habitant les alentours. Ils venaient de temps à autre lui rendre une visite furtive. Suite à des éclats d'obus, ils avaient perdu chacun une jambe.

Quand il fut pris dans l'engrenage de son quotidien, il remarqua à peine les changements significatifs qui s'opéraient chez sa femme.

Sa démarche devint molle et les travaux courants la fatiguaient plus que d'ordinaire. Elle s'essouffait et s'arrêtait plus souvent pour se reposer. Son ventre s'arrondissait de plus en plus, alourdissant ses pas.

Elle annonça à son époux un soir, la venue prochaine de son enfant. A cette nouvelle, une joie réelle avait semblé envahir Joseph.

Lui qui n'était pas du genre expressif, se mit à échafauder de multiples projets pour son fils. A aucun moment il ne lui traversa l'esprit que l'enfant pouvait être une fille.

« Mon fils s'occupera de la ferme plus tard, je lui apprendrai tout ce que je sais. Il perpétuera l'œuvre accompli par ses aïeux ». Avançait-il.

Il était fier de savoir qu'il aurait un héritier qui assurera la lignée. D'ores et déjà il fonda des espoirs démesurés sur cet improbable garçon.

Chapitre 2 La naissance de Simone

C'était la fin du mois de mai 1947. Avec ce bonheur naissant, Joseph s'émancipait et se forgeait peu à peu à cette nouvelle réalité à laquelle il se préparait. Lui qui parlait peu dans son entourage, devenait volubile outre mesure. Il imaginait ce garçon grand, aussi costaud que ne l'était son grand père à la force de l'âge, un tantinet brun, héritage italien de sa mère. Il se laissait comme cela transporter dans son imaginaire quasi réaliste. Sa femme avait beau lui rappeler que

l'enfant attendu pouvait aussi bien être une fille, il en écartait l'hypothèse sans hésitation aucune. L'accouchement prévu vers la fin février ou début mars 1948, dans l'intervalle, le temps s'écoulait lentement en attendant l'arrivée prochaine de cette progéniture. La mère rassembla le trousseau du bébé, mit dans un coin de la chambre un petit lit à barreaux. Elle réfléchissait à différents prénoms et s'interrogeait sur celui qui lui conviendrait le mieux. Joseph avait déjà dans la tête une idée arrêtée. Il lui donnera le prénom de son grand père. Une histoire de tradition que de régénérer en quelque sorte les anciens dans les naissants.

Pour Livia, le rythme et le poids des habitudes contraignantes allaient constituer des conditions invalidantes qui provoquèrent un accouchement avant terme. Elle en fut choquée, n'arrêtant pas dès lors de se répéter qu'elle se tenait pour responsable de la prématurité de l'enfant. Elle s'en voulait énormément car le médecin lui avait fait de fortes recommandations qu'elle avait négligé de suivre scrupuleusement.

- « Votre état de faiblesse généralisée nécessite un aménagement obligatoire pour favoriser un bon déroulement de votre grossesse. C'est l'intérêt de votre enfant et de vous-même. Avec une tension très basse, votre corps est trop faible. Vous devez vous ménager » avait-il dit.

Elle n'avait pas mesuré l'importance de ses prescriptions à ce moment-là.

L'enfant qui naquit en décembre 1947, fut une fille d'un poids et d'une taille très en dessous des moyennes de naissance. Elle fut la désolation pour ses parents. Livia trouva le bébé si minuscule qu'elle prit un temps à accepter l'idée que cette chose à peine animée était sortie de son ventre. Pendant un mois, elle demeura avec sa fille en observation à l'hôpital. Quand parfois elle se retrouvait seule en présence de la petite enfant, elle la dévisageait singulièrement avec

minutie et un étonnement peiné. Elle lui découvrait de tous petits yeux qui demeuraient fermés. Elle restait hébétée devant la grosseur ronde de sa tête, qu'elle jugeait bien disproportionnée quant au reste du corps. Lorsqu'elle se hasardait à lui tâter ses petites mains blanches, elle le faisait doucereusement craignant de lui faire mal sans jamais se résoudre à la prendre dans ses bras pour la sentir comme lui appartenant. De ce fait, elle ne lui avait pas signifié quelques marques d'amour au prétexte que sa fragilité supposée l'en dissuadait.

Le bébé, ainsi ne profita pas du tout de la chaleur du lien charnel que les jeunes mamans tissaient avec leur enfant pour les soulager et les sécuriser à leur arrivée dans ce monde. Livia espérait un enfant prodige. Sa déception n'en était que plus grande. Elle ne fut donc d'aucune prodigalité affective à son égard.

Quant à Joseph, déçu par l'absence d'un garçon, ne s'en préoccupa presque pas, retournant à ses travaux des champs et s'y plongeant plus que de coutume pour digérer l'amertume tenace que lui procura cet événement inattendu. Son emballement initial chuta très rapidement laissant place à la désillusion. Il manifesta une indifférence à tout ce qui relevait de ce bébé. Dès ce jour, cette déception prit sur lui un ancrage tel qu'il rejeta son rôle de père.

Il s'enferma sur lui-même et s'installa dans un mutisme quasi permanent, devenant très irritable et laconique dans sa communication.

Livia fut surprise quand une infirmière vint lui demander le prénom de sa fille pour les besoins de l'état civil. Prise de court, elle donna le premier prénom qui lui passa par la tête.

« Simone » répondit-elle.

Elle venait d'entendre quelqu'un dans le couloir le prononcer à haute voix.

Six mois après avoir quitté l'hôpital, l'état stationnaire de minceur du bébé inquiéta sa maman qui décida de la gaver outre mesure, de lait maternel puis de lait en biberon, de légumes en purée, de compotes diverses. Elle voulait se convaincre que c'était le moyen de pouvoir lui faire rattraper le poids qui lui avait manquée à la naissance.

Les traits de Simone apparurent de plus en plus distinctement de semaine en semaine, et puis de mois en mois. Elle devenait présentable pour ainsi dire au voisinage. Livia la disposait alors dans une poussette et quand le temps le permettait, la sortait désormais sans complexe jusqu'à la place du village. Elle agissait ainsi moins pour la promener, que pour la montrer afin de couper court à certaines rumeurs circulant sur son compte, ou chacun allait de son commentaire supputant une malformation congénitale.

Lyvia prodigua à sa fille tous les soins nécessaires avec grands efforts mais Simone demeurait un bébé singulier. Elle ne daigna faire ses premiers pas que très lentement vers son quinzième mois, rabougrie, ne tenant pas très bien sur ses jambes. On aurait dit qu'elle hésitait à se lancer dans la vie. Lorsque sa mère la déposait dans un coin pour vaquer à ses occupations, Simone ne bougeait pas, restant presque immobile à l'endroit où elle la laissait, au milieu de jouets qui semblaient l'indifférer.

Peu turbulente et d'aucun dérangement, hormis quand elle sentait la faim, alors avec une fine voix pleurarde, elle quémandait sa pitance.

Les gens qui l'approchaient, la trouvant très calme, la qualifiait d'adorable enfant. A la longue cependant, à mesure que cet état se prolongeait, l'angoisse de Lyvia s'amplifiait. Une manie de maman certainement. Elle ne cessait de la comparer aux autres filles du même âge qui gambadaient allègrement en articulant des paroles débitées déjà avec aisance.

Livia alarmée, constatait que Simone avait une croissance retardée. Sa progression était laborieuse. Malgré cela, curieusement elle semblait déceler dans ses yeux quelque chose de singulier, une expression qu'elle avait du mal à interpréter. Le regard était scintillant. Il exhalait un air mi moqueur, mi boudeur qui transférait à l'ensemble de son visage une espèce de distance affichée, presque du dédain à l'égard de ce qui l'entourait. Simone donnait le sentiment de prendre tout son temps pour grandir, nullement pressée, comme si elle voulait par défi, imposer elle-même, un rythme décalé par rapport aux autres filles qu'elle observait en silence. Parfois elle fixait sa mère longuement en suivant des yeux tous ses gestes sans mot dire. Cette dernière s'en trouvait gênée, s'énervait et se culpabilisait de nouveau en croyant qu'elle ne s'acquittait pas de toutes ses obligations à son égard.

L'enfant grandissait très lentement sans vraiment pousser en taille.

Devant une telle évolution, Livia prit le parti de la gâter, espérant comme cela inverser le cours des choses. Elle essayait de la satisfaire alors même qu'elle ne formulait que peu de désirs. Il y eut l'effet contraire de celui qu'elle souhaitait. En l'habituant à obtenir ce qu'elle voulait, Livia amplifia son ignorance de la frustration du refus. Sa mère impuissante craquait souvent devant la passivité physique de sa fille et ses regards fixes, répétés. Il lui arrivait de céder à des pulsions soudaines et incontrôlables et donnait des coups de pieds sur le lit de Simone, mais se reprenait vite en culpabilisant davantage. Pour se rattraper, elle prenait Simone dans ses bras pour la dorloter, espérant son apaisement. Ne sachant plus quoi faire, elle alternait invariablement, à l'égard de sa fille, des moments d'amour avec des périodes de colères.

Simone évolua ainsi dans ce contexte très chaotique avec la quasi-absence de son père qui ne lui accorda pas les égards affectifs que sa condition d'enfant appelait. Elle devint très capricieuse car sa mère avait toujours cru que lui refuser ce qu'elle désirait la rendrait malade

compte de son état étique qu'elle traînait depuis sa naissance et qui la fragilisait physiquement. Cette forme d'éducation orienta lentement mais durablement son caractère dans un parfait égoïsme et un individualisme exacerbé. Plus elle grandissait, plus elle se persuadait d'un réel pouvoir qu'elle exerçait sur sa mère et qu'elle s'imaginait transposable sur les gens. Sa petite taille ne constitua plus un handicap, bien au contraire elle devint un atout car n'incitant pas à la méfiance. A cause de cet état, les personnes s'attendrissaient et exprimaient un sentiment de réelle pitié à son égard.

« Pauvre petite, pauvre petite. » Disait-on à son passage. Mais ce qu'on ne savait pas et qu'on ne devinait pas encore, c'était cette force intérieure qui se dissimulait derrière ses apparences trompeuses, et l'énergie inépuisable qu'elle était capable de déployer pour arriver aux fins qu'elle se fixait. Cela compensait sa petite taille que sa mère déplorait.

A un peu plus de huit ans, elle se trouvait la plus petite des élèves de l'école communale de Rovigo. Sa mère s'en inquiéta encore plus. Autour d'elle, on lui conseilla l'exercice d'une pratique sportive régulière. On lui cita des cas similaires d'enfant qui s'étant mis au volley balle ou au basket balle, obtinrent des résultats rapides en croissance, retrouvant une taille normale et même la dépassant quelques fois.

Sur le trajet de la ferme à l'école se trouvait un club de tennis municipal. Quand elle passait à côté des terrains qui longeaient la route, elle regardait avec envie des enfants de tous âges taper la balle. Ils lui semblaient qu'ils étaient heureux dans ce jeu. Elle décida un jour d'essayer Simone à cette activité sportive. On lui confirma que son choix était judicieux car ce sport, par la diversité d'exercices physiques et techniques nécessaires à sa pratique, tant sur le plan des déplacements que sur celui de l'extension, favorisait effectivement, le

bien-être et la croissance. L'entraîneur constatant sa maigreur et sa petite taille hésita à l'intégrer dans le groupe.

« Croyez- moi, lui avait- il dit, dans ma longue expérience, je me suis rarement trompé. Votre fille n'est pas pourvue des capacités nécessaires pour jouer au tennis. Elle se fatiguera vite et vous demandera d'arrêter pour faire autre chose. »

Mais il céda devant l'insistance de Livia. Simone surprit tout son monde. Au départ, elle découvrit le jeu dans la difficulté, rechignant de sortir de la torpeur dans laquelle l'enlisait son environnement de vie, entre un père qu'elle sentait très éloignée d'elle et une mère paradoxale, partagée inconsciemment entre renoncement et volonté de transférer sur sa fille une réussite qu'elle n'a jamais eu pour elle. Elle s'appropriait naturellement, petit à petit ce sport individuel qui semblait correspondre parfaitement à la personnalité qu'elle développait. Elle pouvait y exprimer son égoïsme et son individualisme sans entrave. Désormais le tennis constitua pour elle, aussi bien un refuge qu'un défouloir. Elle maîtrisa les règles du jeu et poussa sa mère à l'accompagner plus souvent en vue d'une pratique plus intensive. Les entraîneurs du club qui la virent évoluer, finirent par lui déceler des dispositions naturelles en déplacements latéraux compte tenu de sa légèreté pondérale et surtout de la rigueur qu'elle développait à aller chercher les balles pour les remettre de l'autre côté du filet dans le camp adverse. Elle ne faisait que très peu de fautes et incitait l'adversaire à prendre des risques pour gagner ses points. Quand elle se trouvait dans l'adversité, elle jouissait de plaisir à voir la joueuse tempêter sur son impuissance et se soumettre peu à peu relâchant tout combat. Dans les matches, c'était le moment qu'elle cherchait à provoquer. Elle attendait avec une grande patience les fautes de l'adversaire en misant sur les échanges de balles à rallonge. En gagnant avec facilité ses premiers matches, elle devint assidue et confiante dans ce sport. A l'âge de onze ans, elle était déjà une bonne joueuse enviable d'un niveau départemental. Elle commençait à se

faire une petite réputation entachée néanmoins d'un manque de fair-play certain. Les joueuses qu'elles rencontraient lui reprochaient de tricher outrageusement en profitant de l'auto-arbitrage pour s'octroyer des points indus. Cela changeait de fait la nature du résultat acquis.

Ainsi lors d'un match décisif devant déterminer la joueuse numéro un du département, son adversaire, très coriace s'acheminait doucement vers une victoire quasi certaine. Simone ne céda pas. Dans sa tête elle se disait :

« Je ne dois pas perdre. Je dois me battre. Il faut que je gagne. »

Elle adorait ce genre de situation où elle se sentait seule contre tous. Elle appréciait ces moments où les événements lui étaient défavorables. Sa motivation redoublait d'intensité. la défaite sportive en soit, ne lui était pas tellement insupportable, mais imaginer son adversaire triomphante, évacuer son stress de fin de match en criant de satisfaction, entendre les félicitations, et voir tous les regards convergents sur elle, ne lui était pas soutenable. Elle ressentait cela comme une grande frustration. Son caractère n'en acceptait aucune par ailleurs et celle-là plus qu'aucune autre ne lui était concevable. C'était dans ces instants que son énergie décuplait. Il lui fallait gagner coûte que coûte. Peu importait la manière et les moyens.

Un incident de match dont l'issue lui avait été favorable lui avait attiré les antipathies ambiantes d'un public nombreux tout acquis à son adversaire.

Faisant suite à un échange de balles quasi interminable, Simone s'était octroyée sans aucun scrupule, un point gagnant de son adversaire au sus et au vu de tous, signalant la balle fautive alors qu'elle était pleine ligne. Les protestations avaient beau fuser de toutes parts, elle y demeurait indifférente. De longues minutes s'écoulèrent en palabres, aux termes desquelles, elle savait pertinemment qu'en cas de contestation de point en l'absence d'un arbitre, une règle prévalait,

chaque joueuse arbitrait sa partie de terrain sur la base d'une confiance mutuelle, l'annonce qu'elle faisait sur sa surface de terrain devait être prise en considération comme telle.

Sur une balle de match, son adversaire avait réussi un ace visiblement indiscutable, en plein sur le (T) pour toute l'assistance exceptée pour Simone. De mauvaise foi, elle décida de le contester. L'accepter signifiait la fin du match, la défaite pour elle et la libération avec l'explosion de joie qui l'accompagnait, pour la concurrente.

« Non cela ne se passerait comme ça » avait-elle décidé en son for intérieur.

Elle se sentait puissante à ce moment-là pour punir tout le monde, adversaire, et public. Elle se sentait capable d'inverser le cours des choses. Son plaisir et sa jouissance étaient à son paroxysme lorsque, sifflements et quolibets jaillirent. Elle demeura d'une grande indifférence, laissant glisser sur sa personne ce flot de mécontentements sans broncher. C'était l'instant qu'elle savourait le plus, quand la colère succédait à la surprise, devant l'évidence d'un état qui se devait d'être et que par son pouvoir, il ne l'était plus.

La fille ne tarda pas à craquer devant les émotions qui la submergèrent. Simone gagna le match. Ses yeux pétillaient de satisfaction. Les gens ne comprenaient pas. Ils admettaient certaines valeurs universelles forgées par la société et consolidées dans la mémoire commune tels que le respect, la droiture, la dignité, le fair-play, la politesse.

Autant de principes moraux qui étaient égales pour Simone. Ce qui comptait pour elle, c'était son désir absolu de se satisfaire, de satisfaire ses envies, d'exprimer sa puissance. La manière et les moyens d'y arriver importaient peu. Sa personnalité, son caractère, son comportement tendaient dans ce sens au fur et à mesure qu'elle grandissait.

Un autre aspect du caractère de Simone se rattachait à son isolement. Elle avait été toujours une enfant solitaire qui ne se freinait pas dans ses pulsions. Dans ces moments de solitude, elle était capable de mener à bout des expériences étranges qui rebuteraient facilement les enfants de son âge. Ses étés se passaient quasiment tous dans la ferme familiale. Pendant ces périodes, elle s'adonnait à ce qu'elle considérait comme étant ses jeux préférés. Par exemple, elle aimait guetter et surprendre les lézards dans leur activité. Elle avait inventée une technique éprouvée pour les attraper. Elle repérait la bête sur un mur. Si elle n'était pas trop en hauteur, elle la devançait et s'arrangeait pour orienter sa trajectoire vers une surface plate, découverte et sans herbes. Ensuite elle la plaquait à pleines mains et la prenait avec la terre. Elle faisait toujours attention et évitait la prise par la queue qui pouvait rester dans sa main et la bête disparue. Autre technique, elle repérait la tanière du lézard, le devançait pour lui en fermer l'accès et sans grande difficulté, lui mettait la main dessus. Ces opérations étaient rarement ratées. A leur terme, sordide était le plaisir, mais pour elle, il était immense. Mais ce qu'elle appréciait le plus, c'était le raffinement qu'elle mettait à lui sectionner la queue. Ses yeux s'animant d'une lueur perverse, s'émerveillaient devant les mouvements vivaces du membre, le reste du corps dans le creux de sa main fermée. Et à la fin, quand elle se lassait, elle enroulait ce corps par un fil et allait s'amuser à le plonger méticuleusement dans le bassin de l'abreuvoir de la ferme. La plupart du temps le lézard rendait l'âme très vite. Alors, elle repérait une fourmilière et le jetait au centre.

Devant le spectacle offert, elle se délectait à observer les fourmis décortiquant, dépeçant et entraînant dans leur tanière les restes de la bête. Il lui arrivait de pousser sa curiosité encore plus loin, jusqu'à détruire cette tanière pour déterrer les provisions accumulées par les fourmis et les en priver.

Elle grimpait aussi aux arbres. Elle saccageait les nids d'oiseaux qu'elle trouvait. Elle brisait les œufs en les éclatant contre un mur pour entendre leur flop dégoulinant. Elle jetait en l'air les poussins qu'elle voulait voir voler, et qui retombaient comme des masses sur le sol.

C'était ainsi que Simone coupait son ennui pendant les diverses vacances scolaires. La nature lui permettait de donner libre cours à ces actions qui ne lui soulevaient ni remord ni regret.

A la maison, Joseph avait adopté un chat. Il avait pour coutume de lui donner à manger en fin de journée, toujours à la même heure. Le chat en était devenu conditionné. A l'heure dite, il se positionnait la tête levée et attendait. Simone en était devenue jalouse. Elle estimait que son père accordait plus de considération à ce chat qu'à sa personne.

« Un jour, je me vengerai de ce chat. » se jurait-elle.

En attendant cette sombre perspective qu'une occasion lui donnera à coup sûr, elle profitait parfois de l'absence de ses deux parents, pour attirer vers elle ce chat et l'attraper. Un jour, elle remarqua qu'avec ses griffes, il escaladait facilement un endroit du mur de la maison où sa mère étalait son tapis lavé pour le sécher au soleil. Une idée saugrenue lui traversa l'esprit. Utiliser le chat pour s'amuser à récupérer le linge sur l'étendoir dans la cour. Elle mit en place par une espèce de réflexion bizarre, une technique machiavélique que seul, son cerveau perturbé pouvait produire. Elle mettait au cou de la bête une corde qu'elle nouait. Le chat commençait à s'exciter mais pris au piège, ne trouvait aucune alternative pour se libérer.

Alors, de ses deux mains, rassemblant toutes ses forces, elle le jetait le plus haut possible. Dans le vide, le chat par réflexe et instinct, en retombant, s'accrochait aux linges et les ramenait avec lui dans sa chute. Elle répétait l'opération autant que l'envie la prenait jusqu'à l'épuisement ou l'ennui. Le chat demeurait bloqué par la corde qui le

retenait et la fuite lui était impossible. Les miaulements angoissés qui lui échappaient restaient vains et sans effet sur Simone.

La cruauté de Simone ne s'arrêtait pas seulement aux animaux.

Parfois, en sortant avec sa mère, il arrivait souvent qu'en chemin, elles rencontrassent une maman promenant son bébé en poussette. Alors que les deux femmes devisaient tranquillement, Simone s'approchait du bébé. Elle lui prodiguait quelques caresses. Mais dès qu'on ne lui prêtait pas attention, discrètement, avec force et vite, d'une barrette qu'elle retirait de ses cheveux, elle le piquait au niveau de sa petite cuisse au bas des fesses sans raison apparente, pour le seul plaisir d'entendre ses cris stridents de douleurs. Les mamans surprises se retournaient. Déjà, Simone feignait de le consoler. La mère repartait avec son bébé, sans jamais savoir ce qui s'était produit.

Chapitre 3 De Rovigo à Bab El Oued

Simone à douze ans, venait d'accéder en classe de sixième. Dans le village, après l'école communale, il n'y avait plus de structure pour l'accueillir. La question s'était posée s'il fallait la diriger sur la ville de Blida ou sur la ville d'Alger.

On opta pour le lycée de jeunes filles Savorgnan de Brazza communément appelé Lycée Lazerges du nom de la rue où il se trouvait à Bab El oued, quartier de naissance de sa mère, à l'extrémité ouest d'Alger, en flanc de colline, descendant vers la mer.

En 1958, la population de ce quartier était largement à connotation européenne. Une population citadine très diversifiée dont les membres étaient issus de migrants italiens ou espagnols pour leur grande majorité. Le bottin de l'époque fleurissait des noms de Gomes, Cardano, Fernandez, Frangipani, Lopez et autres...

Bab El Oued était coloré et animé de ces bruits qui faisait la simplicité de la vie, ou s'entremêlaient les rires des enfants jouant dans la rue, les

commérages de voisins qui se racontaient les histoires de la veille, les camelots criant pour bazarder leurs marchandises qu'ils présentaient à bout de bras, dans des grosses valises ou à même le trottoir, linges ou dernières vaisselle à la mode, des chariots de fruits et légumes tirés poussivement par des ânes fatigués et qui parfois de manière soudaine lançaient des hennissements devant les passants à peine surpris.

Certains soirs d'été, Bâb El Oued se parfumait de senteurs de jasmin, échappés des jardins fleuris des maisons, inhalant les rues, portées par la brise que soufflait la mer à ses moments de douceur.

Bâb El Oued s'accommodait de cette diversité et de ses mélanges de toutes les ethnies qui le composaient. La proximité des lieux de culte, séparés seulement par quelques ruelles, témoignait de la concentration harmonieuse entre ses habitants.

La mosquée trônait sur l'avenue Bouzaréah. Un peu plus loin, l'église Saint Louis était bordée par les rues Duplex et Léon Roches. La synagogue quant à elle, attirait ses fidèles à la rue Suffren.

Une vie agréable glissait lentement parmi cette population installée dans une certaine aisance sans déborder sur la richesse.

Il n'y avait pas encore d'inquiétudes sur l'avenir de l'Algérie même si les manifestations, parfois violentes, exprimant des volontés d'indépendance, commençaient à prendre une ampleur nationale depuis le premier novembre 1954.

Pour Simone et ses parents, le choix du lycée a été motivé principalement par le fait que l'oncle maternel Antonio habitait dans le quartier voisin de Saint Eugène. Il allait être le tuteur correspondant pour s'occuper d'elle les mercredis et les week-ends quand elle ne rentrerait pas à Rovigo.

Simone se souvenait de cet oncle qui était venu à la ferme, avec sa femme Giulia et sa fille Stella du même âge qu'elle, passer plusieurs